

Promenade dans Paris

Programme d'écoute	3
Avant-propos	5
Promenade dans Paris	7
Le charme des bords de Seine	8
Exposition universelle	9
L'élégance à la parisienne	11
Nostalgie de l'exil	12
Visite guidée de la capitale	13
Paris s'invite à l'Opéra	16
Un peu de fantaisie	20
Le métro n'est pas en grève	20
Allons à la foire	21
L'exception des beaux quartiers	22
Une soirée pour s'encanailler	23
Les cabarets de Montmartre	23
Un tour au caf' conc'	26
« Moi, j'aime le music-hall ! »	29
Une dernière chanson, pour finir	31
Paris témoigne	34
Ils y ont vécu....	34
... Ils y reposent	36
Les rues aussi se souviennent	37
Illustrations proposées	41
Promenade sur les boulevards	41
La Seine a rencontré Paris	42
Tour Eiffel et Exposition internationale	43
La poésie de l'île Saint-Louis	44
Une course à Longchamp	44
Escapade à Montmartre	46
Une station de métro	46
Les allées du parc Monceau	46
Le prestige de l'Opéra	47
Suggestions de lecture	56
Paris et la musique	56
Paris et la littérature	58
Histoire des arts	59
Connaissance de la ville	60
Pour les enfants (et leurs parents)	61

Avant-propos

Dans le souci de promouvoir la culture musicale auprès d'un public mêlant amateurs et professionnels, j'ai préparé, organisé et présenté une série de conférences musicales traitant de thèmes variés et plaisants.

Chacune est publiée dans un numéro de la revue *Tempus perfectum* aux éditions Symétrie.

Ces conférences s'ouvrent sur un programme précis, avec références exactes des œuvres retenues (**indiquées en gras dans le texte**) et des enregistrements correspondants. Les pièces sont écoutables sur internet.

Par volonté de correspondance entre la musique, la littérature et les arts, des propositions picturales (toutes facilement consultables en ligne) et des suggestions bibliographiques sont commentées en fin d'exposé.

Je remercie la Bibliothèque nationale de France-Richelieu et l'ensemble de son personnel, toujours disponible et dévoué ; le formidable réseau des médiathèques parisiennes, qui rendent des services innombrables et dont la richesse fait de nous des nantis ; et il va sans dire, le public qui est venu m'écouter quand il est entendu que nous avions plus urgent à faire ; sa présence et ses témoignages de sympathie furent la récompense immédiate de mes efforts, face à l'ampleur de la tâche.

Toute ma gratitude enfin à Hervé, dont la pertinence des remarques, le soutien moral et l'aide matérielle ont, durant tous ces mois de préparation puis de rédaction, superlativement allégé cette tâche.

Ce quatrième volume traite d'un sujet peu habituel, Paris.

Je le dédie à Sabine Maury, amie fidèle, artiste dans l'âme, et qui aime se promener dans Paris.

Sophie Comet

Promenade dans Paris

*Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue !*

Nicolas Boileau, *Satires*, VI, « Les Embarras de Paris » (1665)

*Vous ne trouverez pas facilement un endroit qui soit aussi
bondé de personnes miséreuses et estropiées. À peine êtes-vous entré à l'église ou faites-
vous quelques pas dans la rue que viennent vers vous un aveugle, un paralytique, un
boiteux, un mendiant à demi couvert de vermine, [...] et une multitude de gens de cette
sorte que je préfère ne pas regarder, par dégoût.*

Léopold Mozart, lettre à Maria Theresia Hagenauer depuis Paris
(1^{er} février 1764)

*Pays des contrastes, centre de boues, de crotte et de mer-
veilles, du mérite et des médiocrités, de l'opulence et de la misère, du charlatanisme et
des célébrités, du luxe et de l'indigence, des vertus et des vices, de la moralité et de la
dépravation. [...] Paris est un sujet d'envie pour ceux qui ne l'ont jamais vu ; de bonheur
ou de malheur (selon la fortune) pour ceux qui l'habitent, mais toujours de regrets pour
ceux qui sont forcés de le quitter.*

Honoré de Balzac, *Paris en 1831* (1831)

*Jamais Paris, dans la criée courante des journaux de ce soir,
dans l'enchevêtrement des voitures, dans la rapidité volante des bicyclettes, dans la ruée
affairée des gens, dans le coudoisement brutal des passants, ne m'est apparue si nettement
comme une capitale d'un pays de la Folie, habitée par des agités.*

Edmond de Goncourt, *Journal* (1894)

Les critiques et anathèmes sur Paris sont si vifs aujourd'hui que ces constats pourtant anciens semblent toujours d'actualité : quel effet la capitale produit-elle donc sur ceux qui la côtoient ? J'envisagerai quatre réactions. D'un côté, l'enthousiasme affable des touristes étrangers qui promettent de revenir, surtout s'ils ont investi dans un appartement. De l'autre, la méfiance sceptique des provinciaux, ralliés peut-être sans le savoir à l'avis de Rousseau dans le quatrième livre de *l'Émile* : « Adieu donc, Paris, ville célèbre, ville de bruit, de fumée et de boue [...]. Adieu, Paris : nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence ; nous ne serons jamais assez loin de toi. » Entre les deux, le surmenage stressé des Parisiens qui se débattent au mieux, et ce n'est pas facile. Et pour tous, la nostalgie largement diffusée d'un Paris révolu où se mêlent accordéons et vieux bistrotts, réverbères et pavés mouillés, et il va sans dire, un jeune couple désormais célèbre qui s'enlace devant l'hôtel de ville pour l'éternité.

Car Paris à ce jour c'est aussi cela, un pittoresque de comédie entretenu par une politique offensive du divertissement, qui à l'élévation de l'esprit préfère le festif et le ludique complaisants. Il n'empêche, écrivains, poètes, peintres, photographes, cinéastes, artistes en tout genre ont tenu à laisser leurs marques dans la célébration de la ville, et la liste est innombrable. Les intellectuels d'autres pays ont eux aussi participé aux aventures parisiennes de l'esprit. Le Quartier latin, Montmartre, Montparnasse, Saint-Germain-des-Prés sont autant de lieux qui furent des quartiers généraux artistiques de premier plan. Les souvenirs que tous ont laissés témoignent d'un transport généreux et expansif qui sent le vrai.

Trois musiciens choisissent de mettre leurs racines culturelles en valeur. Tchérépnine avec « Autour des Montagnes russes », qui réunit quatre parties : « Le Guichet » aux perpétuels changements de mesure ; « Les “on dit” » trahissant une ombre d’inquiétude ; « Le Swing » aux triples croches véloces ; « Et voilà » à la joie unanime. Halffter avec une « Espagnolade » coquette et têtue qui ne sait pas en finir, et Mihalovici avec « Un Danseur roumain » nanti d’inévitables secondes augmentées.

Deux autres se plaisent aux prouesses humaines. « La Danseuse aux lions » de Rieti s’ébat sur des grognements cavernaux, tandis que « Le Géant » de Tansman fait son entrée sur des secondes dans le grave, raconte son boniment sur pédale puis se retire avec une discrétion inattendue pour un tel personnage.

Les quatre derniers s’attachent à traduire curiosités et avancées techniques. « Le Train hanté » de Martinù, aussi dissonant qu’assourdissant, n’incite guère à le prendre une seconde fois. Poussif à ses débuts, le « Scenic-Railway » de Honegger file virtuose et hardi à égalité des mains, avant de s’arrêter comme suspendu. « Le Tourbillon mécanique » de Harsányi, à la fois bruissant et hargneux, clôt le cahier dans un acharnement métallique étourdissant⁶. Le « Planétaire » de Federico Mompou complète la collection. Quarante secondes idéalement suggestives suffisent à cette miniature de onze mesures : on ne pouvait rêver représentation plus éloquente de la voûte céleste que ce nocturne « lointain et mystérieux » qui donne à entendre les étoiles cliqueter – à moins qu’il ne s’agisse des facettes d’une boule-miroir rotative jouant avec la lumière par notes interposées. Deux parties atonales minuscules cultivent chacune les trois pour deux. Les mains se perchent très haut dans la première, en cristal fragile et stellaire ; trois voix se superposent en *ostinato* : des triolets en haut, une pédale de *sol* en bas, et le thème en noires au pouce de la main gauche (*la, fa, sol, ré*). Un silence expectatif annonce la deuxième partie, qui exploite en boucle de nouvelles cellules mélodiques à deux voix avant de balbutier, de se suspendre elle aussi, puis de mourir dans ses résonances. L’ultime tenue du *fa* sonne comme un point d’interrogation sans réponse, mais il est vrai que l’infini a toujours fait bon ménage avec l’imaginaire⁷.

Quant à l’Exposition, elle n’a pas dit son dernier mot...

L’élégance à la parisienne

« Il faudrait être l’antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie », écrivait Molière dans *Les Précieuses ridicules* en 1659. S’il y a sûrement de l’ironie dans ces vers, les temps ont de toute façon bien changé, et l’élégance parisienne qui donna longtemps le *la* en incluant distinction, réserve et bonnes manières, tient désormais plus du cliché que de la réalité. À la Belle Époque en revanche, le mythe ou le poncif de la séduction parisienne est suffisamment puissant pour que les guides touristiques étrangers s’en emparent et le vantent. Peu après dans les années 1930, le « chic » français fait de sobriété et de goût est toujours une référence⁸. Aussi la précédente Exposition universelle propose-t-elle un pavillon de l’Élégance pour hommes et femmes, en face du pavillon de l’Hygiène et non loin du pavillon de

6. Les pièces de Tchérépnine, Martinù, Honegger et Harsányi seront analysées dans le numéro de *Tempus perfectum* à paraître intitulé *Cabinet de curiosités*.

7. Ce numéro est à rapprocher de la « Cartomancie » de Darius Milhaud (*La Muse ménagère*, 1943), aux dissonances clignotantes douces-étranges et aux clusters qui saupoudrent le clavier. Mais où se trouve la magie suggérée par le titre ? Dans les trois derniers systèmes, rétrogrades exacts des trois premiers, sans compter que les mains en viennent à s’inverser !

8. Mais le mot est allemand : *Schick* signifie « façon, manière qui convient », de *schicken*, « arranger ». Paris a pu se prévaloir de son hégémonie sur la mode et donc d’une réputation convoitée jusqu’au milieu des années 1970.

Ils y ont vécu...

Si d'aventure le lecteur a la curiosité et le loisir de suivre les traces des musiciens ayant vécu à Paris, voici quelques adresses utiles à ses pérégrinations. Le classement des voies se fait par arrondissement puis par ordre alphabétique des patronymes. Les métros ont été signalés entre parenthèses pour faciliter la localisation. Ces listes ne sauraient être exhaustives.

- I^{er} arrondissement** Frédéric Chopin a vécu et est mort au 12, place Vendôme (métro Opéra).
- II^e arrondissement** Georges Bizet a vécu et est mort au 22, rue de Douai (métro Blanche).
Frédéric Chopin a vécu au 27, boulevard Poissonnière (métro Grands-Boulevards).
Sébastien Érard a vécu au 13, rue du Mail (métro Sentier) ; sa manufacture se situait au 23.
Franz Liszt a séjourné au 13, rue du Mail (métro Sentier).
Wolfgang Amadeus Mozart a séjourné au 8, rue du Sentier (métro Sentier).
Jacques Offenbach a vécu au 8, rue des Capucines (métro Opéra).
- IV^e arrondissement** Henri Dutilleux a vécu au 12, rue Saint-Louis-en-l'Île (métro Sully-Morland).
Wolfgang Amadeus Mozart a séjourné au 68, rue François-Miron (métro Saint-Paul).
- V^e arrondissement** César Franck a vécu et est mort au 95, boulevard Saint-Michel (RER Luxembourg).
- VI^e arrondissement** Francis Poulenc a vécu et est mort au 5, rue de Médicis (métro Odéon).
Camille Saint-Saëns a vécu au 14, rue Monsieur-le-Prince (métro Odéon).
- VII^e arrondissement** Pauline Viardot a vécu et est morte au 243, boulevard Saint-Germain (métro Assemblée-Nationale).
Richard Wagner a séjourné au 19, quai Voltaire (métros Solférino ou Rue-du-Bac) et au 78, rue de Lille (métro Assemblée-Nationale).
- VIII^e arrondissement** Frédéric Chopin a vécu au 5, rue Tronchet (métro Havre-Caumartin).
Claude Debussy a vécu au 42, rue de Londres (métros Liège ou Europe).
Reynaldo Hahn a vécu au 9, rue Alfred-de-Vigny (métro Courcelles).
Jules Massenet a vécu au 46, rue du Général-Foy (métro Villiers).
Giacomo Meyerbeer a vécu et est mort au 2, rond-point des Champs-Élysées (métro Franklin-Roosevelt).
Francis Poulenc est né et a habité au 2, place des Saussaies (métro Saint-Philippe-du-Roule).
Camille Saint-Saëns a vécu au 168, rue du Faubourg-Saint-Honoré (métro Saint-Philippe-du-Roule).
- IX^e arrondissement** Hector Berlioz a vécu au 9, rue La Bruyère (métro Saint-Georges), au 17, rue de Vintimille (métros Place-de-Clichy ou Blanche), au 15, rue de La Rochefoucauld (métro Saint-Georges) et au 4, rue de Calais où il est mort (métro Blanche).
Georges Bizet est né au 26, rue de la Tour-d'Auvergne (métro Cadet).

Illustrations proposées

Les illustrations proposées sont en rapport direct ou non avec les œuvres précédemment commentées. Conformément aux directives éditoriales, l'ordre adopté est celui alphabétique des noms d'auteurs et non celui chronologique de l'achèvement des œuvres.

Il en sera de même pour les livres cités dans la bibliographie.

Promenade sur les boulevards

Jean Béraud (1849-1936), *Scène de rue parisienne*, vers 1885, New York, Metropolitan Museum of Art, huile sur toile, H. 38,7 ; L. 26,8 cm

Impossible d'évoquer la capitale sans mentionner Jean Béraud, peintre prolifique qui s'est attaché avec un art estimable à transcrire la vie bourgeoise du Paris de la Belle Époque. Opéra Garnier, théâtre des Variétés et du Vaudeville, promenades aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne, boulevards des Italiens et des Capucines, Mont-de-Piété et *Journal des débats*, église de la Sainte-Trinité et cimetière de Montmartre, rien ne lui échappe. Même les scènes anecdotiques ont droit à son pinceau précis et opérant – funérailles de Victor Hugo, élèves quittant le lycée Condorcet, première communion à Saint-Germain-l'Auxerrois, sortie de messe à Saint-Philippe-du-Roule, prestigieuse pâtisserie Gloppe aux Champs-Élysées¹¹¹... autant d'efficaces témoignages sociétaux. À en croire le journaliste Paul Hourie, Béraud a transformé un fiacre en atelier, ce qui lui permet de peindre à l'abri et en toute discrétion des scènes significatives prises sur le vif. Une importante collection de ses œuvres est visible au musée Carnavalet.

Dans ce tableau, un homme portant haut-de-forme et une jeune dame en robe à tournure s'appliquent, non sans humour, à déchiffrer les affiches placardées sur une colonne Morris¹¹². Les réclames roses, jaunes, vertes et bleues sont les seules touches colorées. Le contraste est d'autant plus grand que le temps est gris : nous sommes probablement en hiver, les arbres sont effeuillés, le brouillard léger, la chaussée mouillée – il vient de pleuvoir, la colonne se reflète sur le trottoir. Madame prend appui sur son parapluie fermé et relève discrètement sa jupe de peur de la salir, ce qui découvre ses bottines. Monsieur a croisé les bras dans son dos, pour ne pas que sa canne le gêne, et a écarté les pieds, pour s'assurer un meilleur équilibre. Sa lecture serait-elle prétexte à observer cette jolie personne frêle comme un oiseau, et seule femme dans cette rue passante habitée par des hommes¹¹³ ? Devant une telle profusion d'affiches, ce ne sont pas les sujets qui manquent pour lier conversation – on distingue *Michel Strogoff* clairement écrit en bas à droite¹¹⁴.

Il existe un autre tableau très proche de celui-ci, presque un décalque : le dessin y est plus flou, une femme s'apprête à traverser la rue et l'homme à la canne est moins soigné, mais les intentions sont les mêmes. Le titre de cette nouvelle toile, *La Colonne Morris, angle de la rue Lafitte et du boulevard des Italiens* (sans date), permet de localiser les deux scènes. C'est à

111. Cette toile a été commentée dans COMET, *Tempus perfectum*, 17, p. 49.

112. Ces colonnes doivent leur nom à Gabriel Morris, un imprimeur qui en obtient la concession en 1868 (l'équivalent avait été installé à Berlin en 1854 par Ernst Litfass). Parfois éclairées de l'intérieur, elles sont destinées à promouvoir les spectacles musicaux et théâtraux tout en abritant le matériel de nettoyage des rues. Elles font désormais partie des incontournables du mobilier urbain parisien au même titre que les réverbères, les fontaines Wallace dès 1872 et les candélabres Dervaux des années 1920.

113. Ce type de représentation sert de leitmotiv à Béraud : femmes jeunes, minces, élégantes, vêtues de noir et charmantes bien sûr.

114. La version théâtrale de ce roman a été réalisée par Jules Verne et Adolphe d'Ennery en 1880, cinq ans avant l'achèvement de ce tableau.